

VICTORIA OCAMPO
de Silvia Baron Supervielle

En France, ce pays qu'elle a tellement aimé, on connaît sa soeur Silvina, extraordinaire poète. Victoria Ocampo, l'aînée de six filles, était née à Buenos Aires en 1890 d'une famille très fortunée. Comme il était d'usage dans cette ville, comme à Montevideo, les enfants apprenaient le français, la connaissance de cette langue signifiant pour les uns, culture et raffinement, pour les autres, dignité et liberté.

Victoria lit en français et en anglais depuis son jeune âge des auteurs comme Hugo, Daudet, Jules Verne, Racine qu'elle déclame, et Dickens, Poe, Oscar Wilde. Elle veut devenir une actrice mais son père s'y oppose. Elle étudie avec Marguerite Moreno, à Buenos Aires, le répertoire du Théâtre Français. Elle aime écrire en français des poèmes, des lettres, son journal. À dix-sept ans, elle s'adresse ainsi à son amie Delfina: *Je n'arriverai à rien dans le roman. Je dois écrire à bâtons rompus quand je veux et comme je veux.* Elle sait déjà qu'elle est un écrivain.

Peu après, pour échapper à sa famille, elle épouse un beau jeune homme: Luis de Estrada. Or quatre ans après leur mariage, elle tombe amoureuse de Julián Martínez, cousin de son mari, diplomate de son pays en Italie. Elle vivra avec lui, clandestinement, un amour prolongé et passionné. Elle raconte cet amour dans *Autobiografía* qui comporte six volumes. De l'un de ces volumes, écrits pour paraître dans leur totalité, fut tiré et publié en français, sous le titre *Le Rameau de Salzbourg*, l'histoire de cet amour. C'est une des plus belles pages de la littérature de tous les temps.

Presque au moment où elle se sépare de son époux, Victoria rencontre Ortega y Gasset et, à travers lui, prend conscience de la beauté de la langue espagnole que, par ailleurs, elle parle et écrit parfaitement. Mais elle découvre l'espagnol comme instrument, – *matière littéraire* dit-elle –, et s'essaie à écrire dans cette langue. Victoria commençait sa journée à six heures du matin en écrivant des lettres en français ou en espagnol selon à qui elle les adressait. Le travail de déchiffrement des archives fabuleuses de sa correspondance est désormais en cours à Buenos Aires.

Elle est une passionnée en tout et une lectrice curieuse, intuitive, avide de vérité, ouverte à la modernité. Sa bibliothèque à Villa Ocampo, sa maison récemment réhabilitée, est autobiographique de même. Le

long des étagères défilent les oeuvres dédicacées de Valéry, Camus, Malraux, Virginia Woolf, Tagore, Ortega y Gasset; et celles de Foucault, Steiner, Barthes, Ponge, Claudel, Gide, Michaux, Yourcenar, Blanchot; et celles du Nouveau Roman comme Butor, Robbe-Grillet, Claude Simon, Nathalie Sarraute, Beckett; suivis des auteurs argentins, de l'Amérique du Sud et du Mexique, qui lui sont très chers comme Güiraldes, Borges, Eduardo Mallea, Gabriela Mistral, Alfonso Reyes ou Octavio Paz. Je ne cite que ceux qui furent ses grands amis et qu'elle publia dans les éditions SUR .

Victoria est amoureuse et elle écrit à bâtons rompus. Mais elle sent qu'elle a autre chose à faire dans un pays qui somnole depuis le grand écrivain et chef d'État Sarmiento, qu'elle admire tellement. En 1931, elle fonde la revue SUR et deux ans plus tard, les éditions du même nom. Ces publications, qui se prolongent pendant cinquante ans, accueillent les plus grands écrivains de l'univers et les mettent à la portée de tous. Victoria les traduit ou les fait traduire; elle les invite à Buenos Aires, les loge chez elle, va à leur découverte en Amérique, en Europe, en Inde; elle les protège, les aide matériellement, leur demande de collaborer à sa revue ou au journal La Nación. Un groupe d'écrivains, fins connaisseurs des langues et de la littérature universelle, forment le comité de rédaction de SUR. Mais c'est elle qui décide. Et c'est son argent personnel qui règle les factures.

En 1936, féministe avant le féminisme, elle fonde avec son amie Maria Rosa Oliver, écrivain et communiste, *l'Union des Femmes Argentines* de laquelle elle devient Présidente. Quelqu'un a dit – je crois que c'est Borges – que l'amitié est une passion des argentins. Victoria est habitée par la passion de l'amitié comme elle le prouva entre autres à Maria Rosa Oliver, Drieu la Rochelle ou Benjamin Fondane. Ce dernier, poète roumain, qu'elle invita trois fois à Buenos Aires, fut assassiné dans les chambres à gaz d'Auschwitz alors qu'il avait quarante six ans. Avec Malraux et Paulhan, Victoria fit tout ce qu'elle put pour le sauver mais, malheureusement, elle échoua. Quelques années plus tôt, à Paris, Fondane lui avait remis des manuscrits afin qu'elle s'en occupe en cas de malheur. Ce qu'elle fit après sa disparition. En 1941, elle réussit par contre à rescaper Gisèle Freund de la Gestapo, en l'invitant à Buenos Aires, où elle resta cinq ans.

Victoria Ocampo a quarante neuf ans lorsqu'elle fait la connaissance à Paris, chez le poète Jules Supervielle, de Roger Caillois qui en a vingt-six. Elle lui propose un voyage à Buenos Aires. Caillois accepte; il se rend en Argentine, apprend l'espagnol et, par

l'intermédiaire de son amie, connaît les écrivains essentiels du continent sud-américain. Six livres de lui seront traduits et édités par SUR. Victoria offre à Caillois tout ce qu'elle possède pendant six ans et en particulier la direction d'une seconde revue, à l'intérieur de SUR, *Les Lettres Nouvelles*, qui présente des écrivains de la France libre. Il y crée également une collection appelée "La porte étroite". Cette période de SUR, liée à Caillois, fut extrêmement importante pour les éditions et pour Victoria, mais elle évite d'en parler comme on le remarque dans le film.

À la fin de la guerre, Roger Caillois rentre à Paris et fonde chez Gallimard *La Croix du Sud* où il fait paraître la plupart des écrivains qu'il a connu à Buenos Aires et en premier *Fictions* de Borges. Gallimard publie alors un essai remarquable de Victoria Ocampo sur T. E. Laurence. Mais par la suite, en France, le silence a enveloppé ses livres. Victoria découvrit Borges en 1931, comme elle le dit dans le film, et ce fut la première à l'éditer en Argentine. Elle offrit à son pays la meilleure littérature du monde et, par la médiation de Caillois, elle offrit à la France les meilleurs écrivains de l'Amérique du Sud. Dans une de ses lettres à Caillois, elle lui écrit: *Tu comprends avec l'intelligence. Mais il faut comprendre avec le coeur, avec le sang, avec ce qui n'est pas fait pour comprendre...*

Entre-temps ses écrits en espagnol se poursuivent, elle se traduit elle-même et traduit des oeuvres de Colette, Lanza del Vasto, T.E. Laurence, Graham Greene, Osborne, Claudel, Gandhi, Dylan Thomas, Tagore, Nehru, etc. Victoria est sensuelle, tellurique, certes; elle adore la terre, les arbres, les plantes, le fleuve tiède qui caresse son jardin, et elle est pareillement une mystique, ces attributs, apparemment contraires, allant souvent ensemble. C'est dans les oeuvres de Tagore, traduites par Gide, qu'elle fait la connaissance d'un Dieu d'amour. Tagore l'initie à la philosophie de l'Inde. Par ailleurs, elle a lu la biographie de Romain Rolland sur Gandhi et elle est conquise par sa doctrine de la non-violence qu'il met en pratique. Elle écrit sur lui, à plusieurs reprises, dans les journaux argentins, et édite deux livres de Gandhi comme elle édite Nehru et *La route des Indes* de Forster dans la traduction de Wilcock.

Victoria est ouverte à l'Occident et à l'Orient. Nous étions nombreux à lire les livres de SUR, comme nous étions un immense nombre, là-bas, à rêver de divers pays et de diverses langues. Mais alors que l'Argentine est constituée d'étrangers, et qu'elle s'est faite grâce à eux, un jour, le nationalisme a occupé son territoire. Victoria fut

cataloguée de "vendue à l'étranger", ses éditions de même, elle fut arrêtée et mise en prison. Ce fut la fin d'un rêve qui avait débuté avec le départ des espagnols et l'arrivée des bateaux des quatre coins de l'Europe remplis de passagers. Les enfants et petits enfants de ces passagers, qui furent les patriotes les plus ardents des rives du Río de la Plata, gardent toujours les yeux ouverts sur un ailleurs par-delà les terres et les mers. En Argentine, il y eut Sarmiento au XIX^e siècle, puis Victoria Ocampo au XX^e. Ils furent des écrivains, et des éducateurs, chacun à sa manière. Nous leur devons notre culture mais, ce qui est encore plus précieux, notre imaginaire déployé au-delà des frontières.

Victoria Ocampo fut la première femme à entrer à l'Académie argentine des lettres. On se souvient de ce passage de son discours de réception: *Par voie maternelle, je descends d'Irala et d'une indienne guarani: Águeda....C'est pour moi une revanche et un luxe d'inviter à cette réception de l'Académie à mon aïeule guaraní....Cela n'a aucun lien avec la littérature, vous me direz. Mais oui peut-être avec la justice et peut-être avec la poésie.* Elle fut reçue en 1977 à l'Académie argentine, précédant de trois ans l'entrée de Marguerite Yourcenar à l'Académie française. Elle avait publié un essai de Yourcenar sur les mythes. Les deux femmes étaient éprises de justice et de liberté, ce qui veut tout dire. Pour les poètes de nationalités et de langues diverses, les travaux qu'elles entreprirent, une au Nord, l'autre au Sud, représentent aussi une *revanche* et un *luxe*.

Il est temps de rendre à César ce qui est à César. On a dit que Victoria Ocampo n'était pas un écrivain et que sa soeur Silvina l'était. Il est temps de voir qu'elle possédait le regard, le coeur, la main étrange d'un écrivain; qu'elle a forgé une oeuvre cohérente, généreuse, passionnée composée de dix volumes de ce qu'elle appelle *Testimonios*, dont certains sortiront en France, de six volumes intitulés *Autobiografía* et d'une montagne précieuse en qualité et en quantité de correspondance. *Vous n'avez jamais eu peur du je*, lui écrit Julio Cortázar, *parce que vous êtes si passionnément attentive au tu, où le je prends un sens.* Ses lettres à Caillois et à Ansermet, déjà éditées en français, révèlent sa nature particulière, ardente, vulnérable. En revanche, dans son bref échange avec Drieu la Rochelle, Victoria tient un rôle secondaire qui lui va mal et qu'elle ne sait pas jouer.

Elle a laissé, de plus, une quantité d'ouvrages en français ou en espagnol, qui tous, sans exception, par les thèmes et la façon dont elle les traite témoignent d'un écrivain remarquable et attachant. Il se peut que lorsque la passion s'infiltré dans une oeuvre, elle la rende

inoubliable. Et ce n'est pas la langue qui guide Victoria, mais sa manière de voir et de la voir, de la toucher, de façonner ses mots, ses silences, de se mesurer à elle avec l'esprit et le corps réunis.

En 1973, Victoria Ocampo fit don de sa maison de Mar del Plata, que l'on aperçoit dans le film, et de Villa Ocampo à l'Unesco. Elle s'éteignit six ans plus tard. Elle n'avait plus un centime dans sa poche. Lors de l'hommage qui lui fut rendu à Paris, en 1962, Borges dit : *Plus important que le sang de notre corps est le sang de notre esprit.*

Silvia Baron Supervielle